



Mouvement politique des objecteurs de croissance

www.objecteursdecroissance.be
info@objecteursdecroissance.be

Personnellement, j'adhère sans grande réserve à ce qui est dit dans le programme de l'AdOC. Je ne vais pas, cet après-midi, redire ce que le Manifeste, que vous pouvez effectivement tous lire, dit déjà très bien. Je me sens aussi en phase avec l'idée d'un mouvement politique, mais par contre l'idée d'un parti politique me plaît beaucoup moins.

Cela ne semble pas être à l'ordre du jour pour le moment et c'est tant mieux à mes yeux parce qu'il est trop tôt pour ça ou trop tard, c'est comme vous voudrez. Il est trop tôt parce que la notion même d'objection de croissance est bien trop peu acceptée dans notre pseudo démocratie capitaliste pour qu'un parti de la décroissance comme on nous caricature encore bien trop souvent puisse faire à mon avis plus d'un demi pourcent. Donc, on serait un peu comme la chaîne Arte de la politique, c'est-à-dire pleine de sophistication, mais invisible aux yeux de la majorité des citoyens. Et il est trop tard en même temps parce que, précisément, le Mouvement de l'objection de croissance ne vise en fait la prise de pouvoir, sous une forme indéterminée, qu'en fonction d'un nouveau paradigme et comme le dit le Manifeste dans une note de bas de page, d'un genre que vous ne trouverez pas vraiment dans les documents de nos partis politiques politiques, note de bas de page qui prend la peine de dire qu'un paradigme c'est, je cite, *une conception du monde et d'une manière de voir les choses qui se caractérise par le choix d'une certaine rationalité*. Ça fait assez Arte, mais c'est bien.

C'est très bien parce que ça pose, à mon sens, la vraie et bonne question : comment cela se choisit une rationalité ? La question vaut la peine d'être posée vraiment dans toute son ampleur parce que c'est de notre réponse à cette question-là que va dépendre en bonne partie la nature même de notre Mouvement, donc, la nature même de notre conception de la politique. Si on est mobilisé par les éléments que le Manifeste met très bien en lumière, vous l'avez dit : relocalisation, autonomie, logique du recyclage, refus de l'obsolescence programmée, promotion des services publics et du commun en général, coopération, démocratie directe, respect des diversités, égalitarisme radical, etc. ; si donc on est inspiré par ce magnifique projet, je dirai de prise en compte positive des limites physiques, métaphysiques parce que c'est ça pour moi le fond du fond de l'objection de croissance, c'est la prise en compte positive de ce qui est ressenti spontanément comme limitatif, les limites cosmiques, les limites biologiques et les limites métaphysiques de notre finitude.

Si c'est ça qui nous motive, comment est-ce que cela se traduit en termes de rationalité. C'est un mot évidemment qui fait peur. Cela fait philo, abstrait, ennuyeux, rationalité, paradigme, au contraire, c'est quelque chose dont on ne peut plus concret parce que ce choix de rationalité dont il

Sortir de la croissance ?

Christian Arnsperger

Journée de fondation du
Mouvement politique des objecteurs de croissance
Bruxelles, le 18 octobre 2009

s'agit, c'est un choix en fait de tous les jours dans les dimensions les plus concrètes de nos existences. Beaucoup d'entre vous ici, certains que je connais, que j'admire très sincèrement pour leur profond engagement actif au jour le jour le savent déjà très bien que la rationalité ce n'est pas une question de philo seulement, c'est une question d'actes au jour le jour et pour certains, ça fait déjà des décennies que ça dure, cette nouvelle rationalité, peut-être une vie entière ou presque. Ils s'impatientent du coup. J'en connais. Ils ne comprennent pas comment on peut encore vivre et raisonner comme si la planète était infinie, comme si nous étions immortels, comme si nous n'avions pas de corps.

Récemment, pendant un weekend end qui avait été organisé par les Amis de la Terre, un homme déjà un peu plus âgé alors je ne veux pas trop le décrire parce que je l'ai vu tout à l'heure, il se reconnaîtra, je sais qu'il est là, mais manifestement, d'ailleurs, maintenu en excellente santé par son mode de vie décroissant, m'a dit abruptement : « c'est bien joli vos réflexions, vos idées », car je venais faire une présentation de mon dernier livre, « mais cela ne va rien changer du tout ». En me disant cela, en fait, il n'avait pas tort mais en même temps il ne se rendait pas compte qu'il formulait, à son tour et à sa façon, une réflexion, une idée. En me disant vos réflexions, vos idées c'est bien gentil, mais cela ne servira à rien, c'est une idée, c'est une réflexion.

Je crois que l'impatience bien légitime des authentiques militants parmi nous, elle est vraiment notre plus précieuse ressource, mais comme toute ressource en sous-sol qui remonte par pression et qui menace de jaillir et de se répandre, il faut que cette impatience, j'insiste, elle est basée sur une expérience magnifique, à mes yeux, enviable ; il faut qu'elle soit accompagnée, canalisée. Par quoi ? Pas par un parti politique, par une ligne de parti, mais canalisée par de la pensée, par de la rationalité, qui permettent de mettre de l'ordre, de voir des cadres plus larges, de saisir les exigences pas seulement d'une action isolée au jour le jour, mais vraiment d'un véritable projet de société, appelons-le un paradigme de société.

C'est cela que je situe très exactement avec bien d'autres comme Serge Latouche, venu en février, comme Romain Felli qui vous parlera juste après moi, c'est là que je situe vraiment le sens de mon travail « intellectuel ». Je suis loin d'être, pour ceux qui me connaissent un peu, un modèle de vie sobre, de vie décroissante, ce n'est pas cela qui me donnerait le droit d'occuper la tribune maintenant. Je crois même que je fais des conférences en fait en partie pour me déculpabiliser d'arriver aussi mal à réduire ma consommation à rationaliser, à simplifier mon existence. Par contre, je suis profondément fasciné par les défis que pose l'objection de croissance comme paradigme et je reprends vraiment le mot qui est indiqué dans le Manifeste.

Ces défis, je ne les vois pas comme des questions purement intellectuelles comme des jeux cérébraux amusants. Je pense que ce sont des défis qui ont à voir d'une part avec la cohérence du projet de l'objection de croissance, notamment à l'égard du tiers monde dans un univers capitaliste où les flux commerciaux mondiaux jouent un rôle essentiel en cohérence vis-à-vis du tiers monde notamment en cohérence plus largement de ce projet d'objection de croissance : ça c'est un premier défi. Et d'autre part, autre défi, la difficulté de l'objection de croissance à toucher le commun des citoyens dans nos pays dits développés même et surtout ceux qui n'ont aucun souci, par ailleurs, des pays du tiers monde. Pour ce qui est du premier défi, la cohérence planétaire en quelque sorte de l'objection de croissance, je crois que les idées de relocalisation, d'autonomisation forment une base d'une position qui est vraiment défendable.

L'objecteur de croissance ne se sent pas coupable de consommer moins au nom d'une sorte de soutien aux acteurs économiques des pays pauvres comme on nous le dit souvent. Si vous ne consommez plus, vous allez précipiter le tiers monde dans le sous-développement. Balivernes, évidemment ! La raison est simple : c'est que le commerce actuel, traversé par la logique de valorisation maximale du capital, ne profite pas à la majorité des plus pauvres et s'il leur profite, en tout cas à une minorité d'entre eux, c'est à travers une logique qui, à terme, et même si on prône un commerce soi-disant équitable à terme, cette logique fera de ces gens qui auront été peut être arrachés, hissés au-dessus du seuil de pauvreté par la logique du commerce capitaliste, des citoyens consommateurs accumulateurs comme nous le sommes. L'objecteur de croissance, en ce sens-là, est vraiment un objecteur de conscience d'où, évidemment, le choix de l'expression. Il refuse d'être complice d'une entreprise d'endoctrinement à échelle planétaire qui pousse les plus pauvres à troquer un maigre surcroît de « bien-être ». Imaginez-vous 2 dollars 50 par jour au lieu de un dollar quinze.

C'est à peu près ça le constat de ceux qui disent que la mondialisation a aidé beaucoup de gens à sortir de la pauvreté au niveau mondial, c'est qu'on est passés au-dessus des seuils statistiques de pauvreté. A l'échelle d'un citoyen belge, cela ne veut pas encore dire grand-chose. Donc, on aura poussé les plus pauvres à troquer un maigre surcroît de bien-être très maigre contre une participation à une logique destructrice. L'objecteur de croissance ne s'arrête pas là, il tente de diffuser une autre idée du développement ou de l'après-développement comme l'appelle Serge Latouche, l'idée d'une authentique autonomisation locale. Parce que c'est vrai que notre ethnocentrisme assez brutal nous a persuadés pendant des décennies que le sud avait « besoin » de nous, besoin de nous pour s'en sortir, ce qui n'est vrai en partie, que parce que notre modèle de croissance, notre modèle de développement l'a d'abord mis à mal : le sud. Du coup, il a peut-être besoin de nous pour s'en sortir, mais pas pour les raisons que nous pensons, c'est légitime.

C'est le même raisonnement que ceux qui pensent que la science de la dépollution, est la seule réponse possible à la pollution issue de la science, ce qui n'est vrai parce que l'on n'envisage pas de polluer moins, tout simplement. Bref, si on élargit suffisamment la perspective et si on envisage un changement radical de ce que veut dire se développer, l'objection de croissance n'est pas du tout incohérente à l'égard du sud. Au contraire, elle a une cohérence plus profonde que celle de l'aide, mais là, qui y croit encore ?

Plus grand monde ! Plus profonde aussi que celle de la libéralisation marchande comme voie d'accès pour tous à la grande tuyauterie des marchés mondiaux capitalistes.

Ces deux idées-là sont moins cohérentes, me semble t il, que celles que véhicule l'objection de croissance. Sur ce plan là, je n'ai pas de problème particulier. Ce qui me pose beaucoup plus de difficultés de penser et ce n'est pas sans incidence, évidemment, sur la latitude qu'aura notre Mouvement politique de prôner un tout autre développement, ce qui me pose davantage de problèmes, donc, c'est l'autre enjeu que j'ai mentionné tout à l'heure, à savoir : la question de l'invisibilité citoyenne de l'objection de croissance. Ou, pour l'exprimer de façon peut-être moins négative, la question de savoir quels blocages profonds il nous faudra surmonter, pas individuellement pour ceux d'entre nous qui sont dans cette pièce, moins peut-être que dans la moyenne population mais collectivement, pour que l'objection de croissance devienne une sorte de lieu commun.

Mes recherches sur la critique existentielle du capitalisme, sur l'éthique de l'après capitalisme, m'ont fait prendre conscience d'une chose importante, c'est que l'objection de croissance ne va pouvoir devenir une attitude rationnelle pour la majorité des gens que s'ils deviennent vraiment conscients de ce que Ivan Illich, il y a quelques décennies, Jean Pierre Dupuis plus récemment, ont appelé si justement la trahison de l'opulence. Mais justement le génie pervers de la logique néolibérale et la raison de sa profonde emprise sur nos mentalités, même quand nous sommes anticapitalistes d'ailleurs, le génie profond de cette logique néolibérale, c'est de rendre cette prise de conscience-là, de la trahison de l'opulence, extrêmement difficile.

Je sais que ce propos va pouvoir paraître défaitiste pour ces militants de la première heure dont j'ai parlé tout à l'heure, ceux qui s'impatientent en ayant le sentiment de se heurter à une cécité, à une surdité presque totales dans les milieux politiques et chez les citoyens eux-mêmes. Ceux-là vont évidemment s'impatienter en disant que ce qui vient en plus, avec le fait de dire que la prise de conscience, va être difficile.

Mais pour ma part, je ne suis pas défaitiste. L'avantage que j'ai, si j'ose dire, c'est que je suis moi-même très conscient des failles consuméristes, productivistes, stakhanovistes, etc. qui m'habitent moi-même et qui font de moi et de mes concitoyens des proies idéales pour les assoiffés de rentabilité et d'efficacité, de pseudo-efficacité. On est des proies. Moi, je ne suis venu à l'objection de croissance que très tard, après avoir adopté un mode de vie ordinaire, si on peut dire, dans un pays opulent, mais un mode de vie ordinaire qui me fait ressentir l'objection de croissance pas tellement comme une évidence, mais comme une exigence. Et quand on dit exigence, on dit aussi urgence, on dit obligation et on dit difficulté. L'un des obstacles les plus profonds à la dissémination de notre Mouvement et ici, il s'agit bien pour moi d'une analyse politique.

Ce sera l'illusion d'être majoritaire entre soi, ce glissement subtil qui fait que tout en étant conscient d'une certaine marginalité, marginalité qui n'est d'ailleurs pas toujours désagréable et qui peut même devenir un chemin de renforcement de notre ego. On finit peut-être, à ce moment-là, par ne plus comprendre comment on peut ne pas être comme nous ou plutôt si, on le comprend, on rejette alors les gens qui refusent notre optique, on les rejette dans une espèce d'ailleurs, inadmissible, de l'autre côté en quelque sorte d'une barrière que nous, on prétend avoir franchi.

Est-ce qu'il y a des arguments vraiment incontestables pour l'objection de croissance ? Est-ce que l'objection de croissance devrait remporter l'adhésion de tous les citoyens, de tous les politiques ? Evidemment, je crois que oui, sinon je ne serais pas ici cet après-midi. Oui, elle le devrait. Mais pour construire, patients, pas seulement notre action militante, mais aussi notre argumentation démocratique, il faut, à mes yeux, pouvoir à la fois militer, comme le font si bien tant de personnes dans cette salle, et militer par le constat, comme j'essaie de le faire en tant qu'universitaire.

Les deux sont également, à mon sens, importants : militer par le constat, c'est quoi ? C'est d'abord constater que l'idée d'objection de croissance, si elle est cohérente à l'égard des enjeux du tiers monde, elle l'est moins, malheureusement, à l'égard des enjeux du capitalisme occidental. Pourquoi ? Parce que nous sommes pris en otage, collectivement, par une logique du profit grâce à laquelle nos employeurs nous paient des salaires. Notre Etat providence finance nos services publics et les engrenages profit/emploi et profit/ Etat sont profondément inscrits dans la sociale démocratie capitaliste qui est la nôtre.

Même les militants les plus exemplaires, parmi nous, vivent actuellement de cette logique. Ils ne peuvent pas ne pas le faire puisque nos salaires, nos écoles, nos soins de santé dépendent in fine de la solvabilité fiscale de tout le système de création de profit. Sans ça, il n'y a pas tous ces services publics dont nous profitons actuellement.

C'est pour cette raison que l'adversaire le plus dangereux de l'objection de croissance, c'est le capitalisme vert. Raison pour laquelle, aussi bien les socialistes comme Jacques Attali ou Paul Mignette, que des écologistes comme Nicolas Hulot ou Jean-Marc Nollet, pour ne même pas parler des grands patrons comme Michel Pebraux en France et Eric Domb en Belgique ou des syndicalistes qui ont pour tâche, comme ils disent, de défendre l'emploi, raison pour laquelle j'ai envie de dire le capitalisme, disons l'anticapitalisme, l'objection de croissance est dénoncée doré et déjà comme profondément irresponsable à l'égard des enjeux actuels de la crise économique, du développement industriel, du tertiaire en Wallonie, etc.

J'ai parlé de prise en otage parce que c'est cela la trahison de l'opulence. On ne comptabilise pas les immenses coûts qui sont liés à la façon capitaliste de créer de la richesse, en ce compris la richesse de notre système social, d'ailleurs, ou plutôt on n'en comptabilise que l'ensemble des coûts justement qui ont un impact négatif sur la rentabilité globale.

Militer par le constat, c'est d'abord montrer que le capitalisme, c'est-à-dire la croissance comme nous la connaissons, est intrinsèquement gaspilleur pas seulement pour des ressources naturelles, mais pour des ressources humaines. Il faudra trop de temps pour les développer, mais je peux développer comme Illich et Gorz et d'autres, que la prétendue efficacité du modèle de croissance capitaliste est, en réalité, une inefficacité profonde, non seulement écologiquement, mais aussi humainement. Je dirais même pas tant écologiquement qu'humainement. Parce que la surprise des dix dernières années, c'est la reconversion des capitalistes et de leurs porte-parole à l'environnementalisme.

C'est la grande surprise qui fait que le capitalisme vert, me semble-t-il, est l'adversaire le plus compliqué de notre Mouvement. Une réalité cruelle de notre mode de croissance, c'est que la « ressource humaine » est beaucoup plus abondante que les ressources naturelles. Comme l'a

tout récemment rappelé mon collègue de Liège Marc Jacquemin, Marx avait vu clair dans l'avènement du salariat : embaucher un salarié, le presser comme un citron, puis le jeter avec la complicité plus ou moins avouée des pouvoirs publics, cela coûte nettement moins cher que d'entretenir un esclave comme on entretient un cheval de trait. L'esclave est une pièce de propriété, un capital alors que le salarié peut être rendu responsable de sa propre santé, de sa propre performance, de sa propre disponibilité.

Le ressort secret de la croissance capitaliste réside dans cette extrême fragilité et « remplaçabilité » de la ressource humaine, c'est ce qui permet des gains de productivité immenses grâce à la mécanisation et, qui plus est, une fois passée de l'autre côté de la barrière dans son rôle d'acheteur, la ressource humaine doit non seulement être productive mais aussi consommative comme le disait joliment Jean Baudrillard, pour pouvoir soutenir la croissance productiviste par une croissance consumériste.

Est-ce qu'un capitalisme vert va remédier à ces mécanismes profonds, simplement parce qu'il va produire, toujours sur un marché mondial régi par des multinationales occidentales ou orientales, peu importe, des éoliennes, des sacs en maïs ou des moteurs à cogénération ? Tant que l'enjeu sera la rentabilité maximale, donc le travail productif et le loisir consommatif, donc la croissance capitaliste, nous ne sortirons pas de la trahison de l'opulence.

Il n'est pas plus joyeux d'être exploité pour des éoliennes, pour des saris en lin biologique, que pour des bagnoles ou des godasses en plastoche. L'exploitation va être à peu près la même. La raison principale du malentendu, c'est que le capitalisme vert insiste sur la centralité des ressources naturelles et de l'environnement. On nous rebat les oreilles de ça dans tout le patronat, mais nettement moins ou pas du tout sur l'écologie humaine. Quand Monsieur Nollet nous dit que, par ailleurs, il est important de se débarrasser de la mentalité « toujours plus » pour aller vers le « toujours mieux », il semble oublier de nous dire comment nous allons nous y prendre au sein d'une logique capitaliste mondialisée où précisément « toujours mieux » coïncide avec « toujours plus ».

Ces enjeux sont évidents pour la plupart d'entre nous ici, mais ils le sont nettement moins pour la grande majorité de celles et ceux qui, en étant victimes d'une sorte de syndrome de Stockholm, c'est bien compréhensible, pensent encore que la croissance capitaliste est non seulement nécessaire, ce qui est vrai à court terme, mais aussi désirable, c'est-à-dire la grande majorité de nos concitoyens qui confondent bien souvent le capitalisme avec l'économie de marché, on le leur dit sans arrêt, et qui n'ont pas encore pleinement pris conscience de cette trahison de l'opulence.

Mes recherches à moi sur les soubassements existentiels de l'économie m'ont appris une autre chose importante, c'est que cette adhésion, plus ou moins forte, des citoyens consommateurs accumulateurs à la logique même qui les aliène, cette adhésion s'enracine dans les profondeurs existentielles qui sont rarement mises à nu. Pour le dire en un mot, il y a une chose que notre Occident moderne, qui est le berceau du capitalisme et de sa logique de croissance, n'a jamais vraiment comprise, c'est que la soi-disant rationalité économique qui gouverne nos actes de production, de consommation, d'épargne, d'investissement, d'embauche, d'évasion fiscale etc., cette rationalité économique est enracinée dans une profonde peur de la fragilité, de la vieillesse et de la mort et cette peur, bien sûr, elle existe chez tous les êtres humains, c'est clair, mais c'est

notre « civilisation » qui a choisi de refouler la peur à travers la logique du capital et toutes ses conséquences plus ou moins exubérantes et, comme je le disais, sous la forme de slogan dans *Le Vif* il y a quelques mois, la croissance c'est le règne de la non-confiance dans la vie. On n'arrête pas de dire qu'il faut que la confiance revienne pour que la croissance reprenne. Or, en fait, la croissance c'est vraiment le règne de la non-confiance fondamentale dans la vie parce que le capitalisme, c'est le règne de l'angoisse existentielle.

Tout cela peut vous sembler un peu éloigné des questions politiques. Je crois au contraire qu'on est là au cœur-même de ce qui bloque les gens quand ils rencontrent l'objection de croissance. Aucun mouvement politique comme le nôtre, si proche des grands enjeux de la critique de l'économisme, ne peut aujourd'hui faire l'impasse sur le lien entre capitalisme et croissance, entre croissance et angoisse. Je tire de cela une conclusion qui est cruciale à mes yeux, c'est que le Mouvement politique des objecteurs de croissance doit porter haut et fort un nouvel anti-capitalisme.

J'avais naguère intitulé un de mes articles « être vraiment de gauche, c'est être anticapitaliste » dans la revue *Politique*. Je crois qu'aujourd'hui il faut préciser qu'être vraiment objecteur de croissance, c'est être anticapitaliste. La bonne nouvelle, c'est qu'être anticapitaliste aujourd'hui n'a plus grand-chose à voir avec celui staliniste soviétique, en tout cas communiste, des années de plomb du milieu du 20e siècle. L'anticapitalisme se rapproche bien plus aujourd'hui de l'existentialisme que du communisme ou même du marxisme et encore, quand je parle d'existentialisme, je ne veux pas dire ici Sartre et sa philosophie extrême de la liberté arbitraire, même pas tellement André Gorz qui était étonnamment silencieux à propos des dimensions existentielles et spirituelles de l'économie.

Si l'objection de croissance veut réellement être anticapitaliste en un sens nouveau, elle doit apporter au citoyen un message d'émancipation pas seulement à l'égard du capitalisme visible, mais aussi et tout autant, émancipation du citoyen à l'égard du capitalisme intérieur qui ronge la plupart des gens à leur insu. C'est là que nos militants aguerris, dont je parlais tout à l'heure, nos athlètes de la décroissance et de la simplicité volontaire, qui sont impatients de nous voir changer, ont un rôle majeur à jouer, mais pas simplement en se montrant impatients devant des aveuglements et les surdités ambiantes. Parce que ces aveuglement et surdités, à leur décharge, ont une cause qu'on ne peut pas négliger, qu'on le veuille ou non. Il faut militer et par le constat et par l'exemple et c'est parce que nous sommes un mouvement politique que nous devons aussi être un mouvement culturel et existentiel.

L'altruisme très particulier de l'objection de croissance, c'est ce qui fait qu'à l'heure actuelle, à mon avis, nous ne saurions pas être un parti politique. Notre altruisme très particulier, ce serait de transmettre avec obstination un double message. Premièrement : devenez conscients au fond de vous mêmes de la trahison de l'opulence, réalisez que la croissance capitaliste est un mensonge que l'« efficacité » au service du capital, c'est une inefficacité en termes non seulement écologiques, mais anthropologiques. Réalisez, comme le dit Philippe Pignard, que pour être anticapitalistes aujourd'hui, vous devez avant tout connaître les fins rouages de ce qui, en apparence, a l'air de marcher mais qui, en réalité, ne marche que sur le fond d'un grand gâchis humain. Mais réalisez surtout que le capitalisme ne disparaîtra que si le citoyen prend en charge ce côté existentiel.

Deuxièmement, informez-vous aussi sur ce qui marche vraiment : les expériences multiples d'alternatives, dont je vous parlais tout à l'heure en terme de production, d'urbanisme, d'agriculture, de consommation, de transport, de création monétaire, devenez comme *Les Amis de la Terre*, que je connais moins bien, devenez des sortes de militants existentiels qui agissent et qui disséminent des alternatives inlassablement, mais faites-le sur fond d'une réflexion existentielle sur votre propre adhésion à la culture et la mentalité capitalistes et surtout celle de nos concitoyens. Réalisez aussi que pour devenir des militants existentiels, justement, vous devez conquérir vos peurs existentielles les plus profondes et nous le devons aussi.

Donc, il importera surtout de s'exercer existentiellement et de le faire dans des collectifs critiques, des collectifs de critique mutuelle et de soutien mutuel où l'on retrouve des projets laissés en friche après 1973. Donc, s'exercer à la critique existentielle du capitalisme, s'exercer au dépassement existentiel de notre capitaliste intérieur, c'est ça aujourd'hui la face la plus rayonnante de ce que je conçois comme l'anticapitalisme et c'est cela, je pense, que le Mouvement politique de l'objection de croissance, à côté de toutes sortes d'actions plus classiques et d'un soutien plus global aux alternatives, doit porter haut et fort.